

BIOGRAPHIES ET TÉMOIGNAGES



COLLECTION
Chroniques
d'ici et d'ailleurs

Mémoires palestiniennes - La terre dans la tête

Anwar Abu Eiseh



Editions
Chemins de tr@verse

sur


Bouquineo.fr

« Quand j'étais enfant, mon voisin était juif et c'est lui qui m'a sauvé la vie lors des événements de 1948. Je suis très dangereux pour les sionistes car je crois que l'amitié est possible entre juifs et arabes... »

Ce livre raconte les histoires personnelles de Palestiniens, paysans, intellectuels, fedayins... Ces témoignages parlent de façon vivante et émouvante de la vie quotidienne, des coutumes, des souvenirs, ils disent aussi l'exode, la répression, les combats. Mieux qu'un discours politique, ils illustrent l'existence et l'espoir du peuple palestinien, chassé de sa terre et menacé dans sa survie.

Pour aider le lecteur à comprendre la genèse du drame palestinien et les enjeux de la situation actuelle, l'ouvrage propose un aperçu historique et des documents de référence qui permettent de resituer ces récits dans une perspective plus large.

Anwar Abu Eisheh, ancien Président de l'Union Générale des Étudiants de Palestine, présente son propre témoignage à la suite de ceux recueillis en Cisjordanie et dans les pays de l'exil, principalement au Liban. Plusieurs personnes interviewées ont été tuées lors de l'attaque israélienne au Liban en juin et juillet 1982.

Ouvrage dirigé par
Yanne Dimay

Préface de l'éditeur

Pour nombre d'entre nous, la question palestinienne n'est qu'un dossier à l'ONU ou une « brève » irritante au 13 heures. Mais qu'en est-il de la réalité vivante ? Cette réalité au quotidien des années 80, Anwar Abu Eisheh réussit, par ce puzzle de témoignages, à nous la rendre tangible. Je l'ai découverte pour ma part, toujours aussi douloureuse, lors d'un bref séjour en 2010. Qu'elles nous viennent de la terre palestinienne ou de l'exil, ces voix nous apprennent beaucoup sur ce qui s'est passé avant la Naqba (catastrophe) de 1948 et après. Elles nous éclairent sur un conflit qui dure depuis près d'un siècle. Anwar Abu Eisheh, exilé en France, a publié ce livre en 1982 puis, après les accords d'Oslo, a fait le choix de rentrer en Palestine, dans sa ville d'Hébron avec femme et enfants. Ce geste, qui n'est pas sans sacrifice, montre bien son attachement vital à sa terre. Ces témoignages nous sont précieux car ils nous font partager cet étrange sentiment d'absence, lorsque tout ce qui vous distinguait a disparu de l'histoire, du nom de votre village jusqu'à celui de votre famille. Sans terre, sans maison, presque sans identité, trahis par leurs frères arabes et occupés par les Israéliens, ces vaincus ou ces exilés nous livrent, plus que tout slogan, leur insatiable soif de leur pays. Comme le dit si bien Elias Sanbar, « les Palestiniens sont depuis 1948 des porteurs de pays ».

Yanne Dimay

L'auteur

Né à Hébron en 1951, Anwar Abu Eisheh a obtenu son doctorat d'État en droit à Paris X Nanterre (thèse sur le régime juridique des immeubles en Palestine). Il est actuellement professeur de droit civil à la Faculté de droit de l'Université Al Quds, où il est chargé notamment de cours sur les lois relatives à la protection des monuments historiques et sur Jérusalem, membre du Comité de rédaction du Code civil palestinien et membre du barreau palestinien. Il a participé en tant que conseiller ou expert à différentes missions d'étude (Union européenne, UNESCO, ISPROM). Il est président de l'Association d'Échanges Culturels Hébron-France, de la Bibliothèque Mobile pour la Non-violence et la Paix, et de la Fédération Palestinienne du Sport pour Tous. Il a été décoré des Palmes académiques en 2006.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Editions Chemins de tr@verse, Paris, 2011

Isbn PDF : 978-2-313-00212-4

Isbn Epub : 978-2-313-00213-1

Dépôt légal : Juin 2011

Edition de juin 2011 (première édition)

Editions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sépard – 75009 PARIS

Illustration de couverture : © Anwar Abu Eishah

Conception de la couverture : Anne Dancer selon la charte graphique de Claire Sidoli

Mémoires palestiniennes

—

La terre dans la tête

TÉMOIGNAGES RECUEILLIS PAR

ANWAR ABU EISHEH

Postface de Israël Shahak

Président de la ligue israélienne des Droits de l'Homme et du
Citoyen

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

Que tous ceux qui ont apporté leur concours à la réalisation de cet ouvrage soient ici remerciés de leur contribution, en particulier l'association des femmes d'El Bireh « In'ash el Usra », ainsi que nos amis de l'association médicale franco-palestinienne.

« Il n'y a rien qui puisse être appelé palestinien. Ils n'ont jamais existé. »

Golda Meïr 15 juin 1969

*Même si tu prenais mon dernier pouce de terre
Même si tu m'enfermais entre mille murailles
Même si tu brûlais mes poèmes et mes livres
Même si tu donnais ma chair en pâture aux chiens
Même si ton cauchemar hantait nos demeures
Même si tu surprénais ma tristesse cachée*

...

*jusqu'à la dernière pulsation de mes veines,
je résisterais,
je résisterais.*

Samîh Al Kacem

AVANT-PROPOS

Près d'un camp de réfugiés, quand on demande à un enfant palestinien d'où il vient, il ne vous donne pas le nom du camp. Il répond qu'il est de Saroua ou de Saflah ou d'un autre village de Palestine d'où ses parents ont été chassés en 1948. Le village a été détruit, effacé de la carte, mais il n'est pas effacé de la mémoire du peuple. Les souvenirs restent enracinés.

Ce livre raconte les histoires de quelques Palestiniens. Les témoignages ont été recueillis principalement au Liban et en Syrie par Anwar Abu Eisheh et dans les territoires occupés, par l'Association des femmes d'El Birch, en collaboration avec des membres de l'Association Médicale Franco-Palestinienne (devenue Association France-Palestine solidarité). Les entretiens ont été réalisés en 1981 et 1982 avant la guerre du Liban. Les questions posées étaient les suivantes : Quels sont vos souvenirs du passé ? Comment était votre vie autrefois ? Quelles étaient les coutumes ? Comment étaient vos relations avec les juifs ? Que s'est-il passé ? Comment avez-vous vécu les événements ?...

Ces récits ont souvent été faits avec les larmes aux yeux.

Beaucoup de tristesse, mais aussi beaucoup de détermination. Les

contacts ont été établis grâce à des relations personnelles. L'échantillon ainsi constitué ne prétend pas avoir une représentativité scientifique, et pourtant il est très significatif par la variété des origines et par les convergences qui se dégagent. Les questions posées ont été retirées du texte, les entretiens parfois abrégés afin de ne pas se perdre dans les détails. C'est bien sûr une vérité subjective qui est racontée. Les paroles enregistrées au magnétophone ont été transcrites le plus fidèlement possible. Ainsi, certains parlent des juifs, d'autres ont le soin de distinguer les notions de juif et de sioniste, on remarquera que ce sont souvent les plus politisés. Afin d'aider le lecteur à situer chaque témoignage dans son environnement historique et géographique, la fin de l'ouvrage propose une chronologie des principaux événements, des données statistiques avec des précisions sur les mouvements de populations, des cartes géographiques avec l'évolution des « frontières » au cours de l'histoire récente, quelques documents de référence concernant des textes ou des événements importants.

Souhaitons que ces témoignages aident à faire comprendre la vie des Palestiniens, leur désir farouche de ne pas disparaître en tant que peuple et de retrouver leurs droits à vivre en paix dans leur pays.

PRÉFACE À LA DEUXIÈME ÉDITION

par Anwar Abu Eisheh

Pendant mes études de licence en droit, j'ai archivé tout ce qui me passait entre les mains pour poursuivre un doctorat en droit international sur « la Palestine et le droit international » mais en arrivant en France j'ai constaté que le sujet avait déjà été traité à maintes reprises et qu'il y avait déjà de nombreuses thèses sur ce thème. J'ai alors choisi de me spécialiser en droit civil avec comme sujet « le régime immobilier en Palestine », ce que fait Israël en matière de propriété immobilière en Palestine étant de toute façon en relation avec les dispositions du droit international. Par ce travail je continuais donc de « militer », mot que je n'ai vraiment découvert qu'un week-end de septembre 1977... Jusqu'alors je connaissais les mots « lutter », « se battre », « se sacrifier »...

Je ne me souviens pas comment je suis arrivé à la Fête de l'Humanité en 1977, à l'époque je ne connaissais aucun Palestinien en France. Je me suis retrouvé devant le stand de l'OLP et je me suis mêlé aux débats spontanés qui prenaient place devant ce stand et j'ai fini par rejoindre les « militants palestiniens » présents, à parler « Palestine » jusqu'à la fin de la fête. Suite à cela le bureau de liaison de l'OLP en France m'a embauché comme libraire à la Librairie Palestine, alors située 21 rue de la Réunion dans le 20^e

arrondissement à Paris. Puis très vite j'ai été élu membre du bureau puis, l'année suivante, Président de la GUPS (Union Générale des Étudiants Palestiniens).

Je crois que j'ai très vite réalisé que nous, Palestiniens, vivions dans les discours, les slogans, que nous ne savions pas communiquer, que nous étions prisonniers des mots. Il nous était interdit, en tant que militants de l'OLP, de reconnaître Israël. Pourtant Israël existait, tous les chefs d'état arabes avaient reconnu ce pays à l'ONU, y compris nous qui avons signé en 1974 la charte de l'ONU – qui stipule que les membres de l'ONU doivent respecter tous les autres états membres – pour être admis en tant que membre observateur.

Tout cela pour dire qu'inconsciemment quand je discutais avec des Français que j'essayais toujours de convaincre de la justesse de notre cause, que j'invitais l'homme de la rue à débattre via des tables de presse avec des militants de l'Association Médicale Franco-Palestinienne – comme sur le marché de la rue Daguerre dans le XIV^e – quand j'engageais le débat avec des étudiants souvent influencés par la propagande de l'UEJF – ou avec des militants de cette dernière – je sentais que tous ignoraient beaucoup de réalités...

C'est tout cela qui m'a poussé à faire ce recueil de témoignages. Ces vérités que j'ai rassemblées sont irréfutables, les mots sont réels, les endroits existent, les gens ont existé, ils parlent de choses que j'ai vécues. J'ai écrit pour convaincre tous ceux qui ont envie de comprendre ce conflit et pour rétablir certaines réalités. Lorsque les officiels ou d'autres Israéliens disent « nous n'avons pas expulsé les Palestiniens, ce sont leurs frères arabes qui les ont appelés à partir » ou « on ne sait pas pourquoi ils sont partis », ils nient que le peuple palestinien a été victime du terrorisme des organisations sionistes

couvert par l'occupation britannique. Quand on sait qu'en 1936 le peuple palestinien comptait environ un million de personnes et que les Britanniques en ont tué 5 000 et blessé 10 000 parce que nous résistions à la colonisation sioniste, on peut se demander comment un Israélien ou pro-Israélien peut prétendre avec Théodore Herzl, fondateur du sionisme, que la « Palestine est une terre sans peuple pour un peuple sans terre » ?

À l'inverse (parallèlement) j'ai aussi beaucoup appris sur l'antisémitisme, l'histoire des juifs, la Shoah, et le sionisme aussi. J'ai appris aussi à abandonner l'idée de la lutte armée pour la remplacer par une lutte non violente, avec tous ses composants. Ce recueil est donc pour moi un moyen de lutte, pour informer, pour convaincre l'opinion publique.

Une fois rentré chez moi à Hébron, grâce aux Accords d'Oslo, c'est aussi dans cet esprit que j'ai créé avec des amis francophones l'Association d'Échanges Culturels Hébron-France, installée dans la vieille ville, face à la colonisation israélienne rampante, au cœur de cette cité que je considère non seulement patrimoine culturel palestinien mais partie du patrimoine universel.

Après une vingtaine d'années en diaspora, je constate que la constante du sionisme est la colonisation. Je suis convaincu que si aujourd'hui un deuxième « Mémoires palestiniennes » voyait le jour, les témoignages seraient très semblables à ceux recueillis il y a une trentaine d'années.

La vie quotidienne sous occupation israélienne est pleine de souffrances à cause de l'enfermement dont le cas Gaza est l'ultime exemple, des destructions de maisons palestiniennes à Jérusalem basées sur des artifices juridiques israéliens injustifiables, des

barrages qui contrôlent les accès des localités palestiniennes, de l'humiliation subie à ces barrages. Et puis l'espace qui se réduit de jour en jour pour les Palestiniens et peut être, en corollaire, de moins en moins d'espoir pour parvenir à une paix juste...

Voici pourquoi la terre qui nous est si chère reste dans nos têtes, car elle se rétrécit comme une peau de chagrin.

Je sais que la seule solution possible, logiquement, passe par une coexistence entre Israéliens et Palestiniens. Si la justice est la base d'une telle solution, le droit international ne doit-il pas alors être le critère à prendre en considération ?

Ma devise, depuis de longues années, est « toute personne qui peut faire quelque chose pour la paix et qui ne le fait pas est coupable ». Cher lecteur, vous avez des témoignages entre vos mains, visitez la Palestine et vérifiez sur place que toutes les violations de droit international et humanitaire s'aggravent. FAITES QUELQUE CHOSE POUR LA PAIX !

SAÏD ABU GHAZALEH

Un arabe, une juive. L'union impossible ?

Saïd Abu Ghazaleh est un Palestinien réfugié au Liban. Sous les bombes à Beyrouth en juin 1982, il se demandait si son fils faisait partie des 100 000 soldats israéliens en train de faire la « guerre défensive ».

Je suis né en 1929. J'habitais rue de Nazareth à Haïfa. Mon père vendait des légumes. J'ai étudié à l'École de l'indépendance. Le Directeur était un homme progressiste, il était contre l'occupation anglaise et il nous parlait de l'émigration juive en Palestine.

J'avais beaucoup d'amis juifs. Je parle très bien hébreu. La rue de Nazareth est juste à côté de la rue Hashomer qui était habitée par des juifs. Nous n'étions séparés que par un escalier. Le quartier juif Al Haddar était sur la colline, nous les arabes, nous habitons sur la côte, au pied de cette colline.

Et moi, je suis marié avec une juive qui s'appelle Victoria Mahfouz. Ses parents étaient séparés. Son père, Wanis Mahfouz, habitait Disinkov à Tel-Aviv, sa mère Baré habitait en face du cinéma Armon à Haïfa, avec ses filles. Les mariages entre juifs et arabes n'étaient pas rares à cette époque. Beaucoup de mes amis se sont mariés avec des jeunes femmes juives. Dans la résistance

palestinienne, certains responsables ont des mères juives. Un de mes amis, Fouad Alzanati avait épousé une juive. Il est mort pendant les événements de 1948. Je traversais en sa compagnie une rue de Haïfa, un tireur d'élite sioniste l'a tué. Des Palestiniens mouraient tous les jours de cette façon à Haïfa en 1947-1948. La femme de mon ami s'est remariée avec son frère ; actuellement ils vivent en Syrie et ils ont dix enfants.

C'est en me promenant dans le quartier juif que j'ai rencontré ma future femme. Elle m'a plu. J'avais une moto et nous sortions ensemble. Sa mère n'était pas d'accord avec notre relation parce qu'elle voulait la marier à Shemen, un de ses cousins. Nous avons fait un plan pour qu'elle puisse s'enfuir.

Un soir, je suis venu en taxi en bas de chez elle, j'ai klaxonné pour l'appeler. Je portais un chapeau pour ressembler à un juif. Lorsqu'elle a regardé par la fenêtre, sa mère m'a pris pour le cousin. Elle a laissé descendre sa fille et nous sommes partis. Je l'ai amenée dans ma famille ; nous avons fait venir le juge musulman Mustapha Al Ouri qui nous a mariés ; c'était en 1945.

La mère de Victoria a déposé plainte à la police. Des policiers sont venus à la maison ; j'ai montré l'acte de mariage et ils nous ont laissés tranquilles. Un an plus tard, ma belle-mère est venue à la maison pour reprendre sa fille par la force. Je l'ai frappée et elle a de nouveau porté plainte. Au poste de police j'ai demandé le témoignage de ma femme, mais sur le chemin du poste de police, sa famille l'a enlevée et je ne savais pas où la retrouver. Une semaine plus tard, un ami chrétien m'a apporté une lettre de ma femme. Ne lisant pas l'hébreu, j'ai demandé à Yussef, un ami juif, de me la traduire. Dans cette lettre, ma femme me donnait son adresse. Avec

des amis, nous sommes allés à Tel-Aviv pour la chercher. En bas de l'immeuble, j'ai sifflé, elle m'a reconnu, elle est descendue avec son père et nous sommes tous allés au poste de police. Voyant l'acte de mariage, l'officier nous a dit de partir ensemble ; le père n'était pas opposé à cela. Le soir même, nous sommes allés au cinéma. Le film s'appelait « Une bougie qui brûle ». Cela passait au cinéma Al Hamra à Jaffa. Je m'en souviens très bien, c'était un beau film.

Ma femme, je l'adorais. Regarde, j'ai sa photo en tatouage sur mon bras.

En 1948, quand Haïfa est tombé aux mains des sionistes, nous sommes partis à Saint-Jean-d'Acre par la mer. Les bombardements nous ont suivis, alors nous sommes partis à Bint Jbail, au sud du Liban. On nous a logés chez des habitants. J'ai été convoqué au poste de police parce que ma femme était juive. L'officier s'appelait Abdel Latif Takrun. Heureusement, un de nos voisins, Tawfik Baïdoun était de Haïfa ; il est venu au poste dire qu'il nous connaissait. Alors l'officier nous a laissés partir. Plus tard, nous avons été à Saïda puis à Beyrouth où j'ai travaillé comme ouvrier et ensuite comme chef d'équipe.

Les autorités libanaises arrêtaient les femmes juives qui arrivaient de Palestine. Un jour, ma femme s'est disputée avec des voisines qui ont remarqué qu'elle était juive à cause de son accent. Elles l'ont dénoncée à la police. Mon épouse a été arrêtée avec notre fils Nabil qui avait alors près d'un an. Ils avaient rassemblé beaucoup de femmes juives mais j'ai réussi à la sauver. De nouveau ils l'ont arrêtée ; ces femmes ont été remises au rabbin de la communauté juive du Liban, Dib Saadia. Ensuite, elles ont été envoyées à Chypre. Mon épouse m'a écrit trois fois de Chypre, puis elle a été rapatriée en

Israël. Et depuis je n'ai plus jamais eu de nouvelles ni de Nabil, ni de ma femme. Elle avait une sœur qui s'appelait Margaret. J'espérais les revoir. Nous les Palestiniens, nous avons toujours l'espoir de retourner en Palestine.

En 1956, je me suis remarié avec une chrétienne libanaise de la famille Saadeh. J'ai eu deux enfants : un fils que j'ai appelé Nabil qui travaille à Jeddah et une fille.

Je reviens sur les événements de 1947 pour indiquer comment je les ai vécus. Le climat était très tendu. D'une part, de nombreux juifs débarquaient de tous les pays du monde ; ils ne parlaient pas l'arabe, on les voyait s'armer et établir un blocus. D'autre part, les arabes des pays voisins n'avaient pas le droit d'entrer en Palestine sans visa.

Je crois que ce qui a déclenché la guerre dans la région de Haïfa, c'est l'attaque d'un bus arabe qui venait de Saint-Jean-d'Acre. Tous les passagers ont été tués dans une embuscade sioniste à l'entrée du quartier de Al Hadar. À la suite de cet événement, on a créé dans chaque quartier un comité populaire de défense — indépendamment des révolutionnaires qui eux étaient dans la campagne. Dans notre quartier, le responsable du comité était un policier, Houssni Abdeljabbar. Il nous a appris à utiliser les fusils. Nous avions pour le quartier cinq fusils et une mitrailleuse anglaise. Je distribuais les tours de garde. Victoria montait la garde avec moi.

Les voitures piégées que tu vois exploser aujourd'hui au Liban, moi je connais cela depuis 1947, quand les sionistes, déguisés en soldats anglais ont garé une voiture piégée entre notre maison et le garage Abu Sham. Elle a explosé en provoquant l'effondrement de tout un bâtiment. Souvent les sionistes déposaient des mines dans les rues.

Les accrochages ont duré deux ans, jusqu'au jour où nous avons subi un bombardement très intense. Ils nous ont invités par haut-parleur à quitter la ville. Les habitants du quartier se sont rassemblés dans un garage. Les Anglais ont amené des camions pour nous emmener au port. Mais il y avait un passage contrôlé par les sionistes, j'ai donc demandé à l'officier anglais de faire quelque chose pour nous laisser sortir. Il a fait venir deux chars pour protéger le passage. Ce jour-là, les bombardements aveugles ont entraîné beaucoup de pertes humaines. Les femmes sont parties devant en bateau. J'ai retrouvé Victoria à Acre. Je n'avais rien pris avec moi en pensant que nous allions revenir après quelques jours – quand les combats auraient cessé. Mais à Saint-Jean-d'Acre nous avons encore été bombardés, la maison où nous dormions a été en partie détruite. C'est pourquoi il a encore fallu fuir.

Si Nabil se manifeste, l'auteur de ce livre est prêt à lui faire rencontrer son père, à condition que sa mère certifie qu'il s'agit bien du fils de Saïd Abu Ghazaleh.